

Trouvez la recette
de lavage parfaite
en un clin d'œil !



Grâce
à l'application
Samsung SmartThings



CHRONIQUE «HISTORIQUES»

Rendons le féminin à la langue française

Par Laure Murat, professeure au département d'études françaises et francophones et directrice du Centre d'études européennes et russes à UCLA (<https://www.liberation.fr/auteur/11779-laure-murat>) —
17 octobre 2018 à 18:56 (mis à jour à 19:02)

Le français était bien plus égalitaire au Moyen Age qu'aujourd'hui. La masculinisation à marche forcée n'a eu lieu qu'au XVIIe siècle, comme le montre un essai captivant de l'universitaire Eliane Viennot.

On se souvient peut-être qu'en 1985, Bernard Pivot avait proposé, lors d'une émission d'Apostrophes, de rembourser quiconque n'aurait pas été conquis par Comme neige au soleil, le roman de William Boyd. L'animateur déclarait même ne prendre «aucun risque» avec cette proposition pourtant hardie, que je reprends aujourd'hui volontiers à mon compte pour recommander la lecture du dernier essai d'Eliane Viennot, le Langage inclusif. Pourquoi ? Comment ? (1). Je vois déjà les yeux qui s'écarquillent et j'entends d'ici les soupirs plein d'aigreur exhalés depuis le quai Conti ou la rédaction du Figaro. Attendez.

Imaginez un petit livre vif, qui dissèque avec autant de clarté et de concision que d'élégance, à la manière d'un polar, le grand roman de la langue française dans son rapport au genre - pas au genre policier, mais au genre masculin et féminin. Le résultat de ce «petit précis historique et pratique» est si passionnant que je m'engage à rembourser celui ou celle qui n'apprend pas quelque chose à chaque page.

Le livre est divisé en trois parties. Les deux premières («La langue française n'a pas besoin d'être féminisée» et «La masculinisation du français») dressent un constat ahurissant pour les profanes, dont je suis : dès le Moyen Age, la langue française disposait de tout l'arsenal nécessaire, grammaire et vocabulaire, pour exprimer très équitablement le féminin et le masculin. Soit par recours à des mots épécènes (commun aux deux genres comme enfant, mécène, ministre...), soit que les noms de métiers ou d'activités, par exemple, existent déjà au féminin : archière, cervoisière, coffrière, ferronne, heaulmière, maïresse, maréchale, portière, jongleresse, chevaleresse, moinesse, doctoresse, chirurgienne, et bien sûr médecine. Même le bourreau avait son équivalent, la bourrelle ! Une ambassadrice était une «dame envoyée en ambassade» - et non la femme d'un ambassadeur, acception inventée sous on ne sait quel prétexte par l'Académie. Jean de Marconville parle de Jeanne d'Arc «la pucelle, victrice des ennemis du nom Gaulois», Brantôme de la duchesse de Montpensier comme d'une «grande femme d'Etat». Plus stupéfiant, écrivaine et autrice, qui heurtent tant certaines oreilles contemporaines, sont attestées depuis belle lurette : on retrouve dans les archives la trace d'une certaine «Jeanne l'écrivaine», scribe qualifiée ; Marguerite d'Autriche se plaît à rappeler à son neveu Charles Quint qu'on lui écrit en tant qu'«autrice de paix». La grammaire n'est pas en reste. L'accord de proximité, hérité du latin, qui consiste à pratiquer l'accord avec le dernier terme prononcé ou écrit, était monnaie courante. Pierre Nicole, dans son traité De l'éducation d'un

prince (1670) parle de «ces pères et ces mères qui font profession d'être chrétiennes» (et non chrétiens). Cet accord «à l'oreille» permet d'ailleurs de choisir à loisir, et cette souplesse est à souligner : «ces hommes et ces femmes sont belles» ou «ces femmes et ces hommes sont beaux». Si bien qu'Éliane Viennot est en droit de dire : «Nous n'avons pas à modifier notre langue, mais à renouer avec ses logiques, en nous appuyant sur ses ressources.»

Comment avons-nous perdu ou négligé, jusqu'à les faire disparaître, ces structures ? La masculinisation à marche forcée, qui doit tout à l'idéologie et rien à la linguistique, s'opère à partir du XVII^e siècle. Les «inflexions masculinistes» s'observaient déjà avec le moyen français. Le pronom «il» en lieu et place d'un pronom neutre gagne du terrain : «il pleut» mieux que «ça pleut». Mais c'est avec la naissance de l'Académie française (1635) que les choses se gâtent vraiment. Bien que Vaugelas hésite mais préfère l'accord de proximité, Duplex décrète en 1651 : «Parce que le genre masculin est le plus noble, il prévaut seul contre deux ou plusieurs féminins, quoiqu'ils soient plus proches de leur adjectif.» Pourquoi «plus noble» ? «A cause de la supériorité du mâle sur la femelle», répond Beauzée en 1767, sans autre forme de procès. C'est assez dire que la cause est politique. Le «il» assoit son règne de neutre tout puissant. Si bien qu'en 1847, Bescherelle peut claironner que la langue française s'est «mise en opposition avec toutes les autres langues, en laissant au masculin tous ces noms : auteur, amateur, docteur, géomètre, général, graveur, professeur, philosophe, poète, traducteur, etc. lors même que ces noms désignent des femmes». Si M^{me} Furtado-Heine est élevée en 1887 au rang de chevalière de la Légion d'honneur et Rosa Bonheur à celui d'officière, Colette recevra sa décoration au masculin en 1920. Même les mots épiciens (commissaire, juge, maire, ministre) devront être employés exclusivement au masculin. Bien sûr, il y eut des protestations, comme celle de ce musicien qui remarque astucieusement en 1847 qu'on dit «lectrices» ou «accompagnatrices», mais dès qu'il s'agit de composer, la langue préfère étrangement parler de «femmes compositeurs»...

Ce catéchisme, en grande partie sédimenté sous la III^e République, exige désormais un «travail de décontamination». C'est l'objet de la dernière partie du livre («Rendre son langage inclusif»), qui propose des solutions simples et argumentées : renoncer à la plus-value masculine en utilisant des féminins qui sonnent à l'oral comme des masculins (préférer donc autrice à auteure), utiliser la «double flexion» (le fameux : «Françaises ! Français !» du général de Gaulle), ouvrir la foire aux néologismes (iels ou ielles pour éviter ils et elles), adopter l'accord de proximité ou de majorité, intégrer le point médian, etc. Un programme simple et de bon sens, plus en phase avec notre monde, dont la langue est la première à exprimer la vision. En bref, et pour reprendre les mots d'Éliane Viennot : «L'égalité fait du bien.»

(1) *Le Langage inclusif. Pourquoi ? Comment ? Petit précis historique et pratique*, avec une postface de Raphaël Haddad et Chloé Sebah, éditions iXe, 2018, 15 €.

Cette chronique est assurée en alternance par Serge Gruzinski, Sophie Wahnich, Johann Chapoutot et Laure Murat.

Laure Murat professeure au département d'études françaises et francophones et directrice du Centre d'études européennes et russes à UCLA(<https://www.liberation.fr/auteur/11779-laure-murat>)